

Michel SALAMOLARD

L'EUCCHARISTIE
OÙ TOUT EST CHANGÉ

Dire la présence réelle
aujourd'hui

Collection
« Théologie »

MAME
DESCLÉE

Chapitre III. Le sceau trinitaire	73
I. La tradition orientale	74
II. La tradition latine	77
Chapitre IV. L'événement pascal	97
I. Actualisation	97
II. L'avènement du Christ	100
III. L'actualisation sacramentelle	101
IV. La sainte Cène	106
V. L'événement pascal	118
VI. L'eucharistie, actualisation du mystère pascal	139
Chapitre V. Le changement eucharistique	151
I. La réalité sacramentelle : vue panoramique	151
II. Les sacrements nous cristifient	162
Chapitre VI. Quand dire, c'est consacrer	167
I. Précisions conceptuelles	167
II. L'eucharistie, signe d'alliance	170
III. L'eucharistie, vraie nourriture	173
IV. Ressaisie et vérification	184
Conclusion : vers une catéchèse de l'eucharistie	191
I. Jalons pour une démarche catéchétique	192
II. Une approche œcuménique	193

Préface

Innovation et enrichissement de la théologie eucharistique

La liturgie est annoncée comme le sommet et la source de la vie de l'Église par le concile Vatican II, dont nous fêtons les 50 ans. Et la communion est le cœur de la participation à la messe. Pourtant de moins en moins d'hommes et de femmes en Occident participent à la messe et y communient. Il y a plusieurs causes à ce désintérêt. Bien malin celui ou celle qui trouvera le remède. Une des multiples raisons est le peu de compréhension de ce qui se joue dans la consécration eucharistique. Le changement du pain et du vin est de moins en moins accessible intellectuellement par les mots traditionnels de la foi, mais seulement par la « foi du charbonnier ». La transformation provoquée en celui ou celle qui communie est alors elle aussi hors de l'entendement. Elle n'est plus perçue comme vitale par nos contemporains, y compris par ceux et celles qui continuent à croire au Dieu de Jésus Christ, mais qui sont devenus des « croyants non pratiquants ».

Faisons une hypothèse. Il y aurait une perte progressive, et tout compte fait normale, de la compréhension de ce que les théologiens du Moyen Âge nommaient la substance. Cette notion métaphysique héritée d'Aristote fut adoptée par les scolastiques médiévaux – surtout saint Thomas d'Aquin – pour dire quelque chose de sensé de cet indicible manifesté dans le sacrement de l'eucharistie. Ces grands penseurs osèrent ainsi innover, pour limiter l'hyperléalisme eucharistique courant à leur époque. Il n'y a rien à reprocher à la doctrine de la transsubstantiation en tant que telle. Elle est seulement devenue inaccessible pour une pensée contemporaine forgée par un tout autre rapport au temps, à l'espace et à la matière (relativité, physique quantique, etc.). Ainsi, le discours qui permettait d'expliquer un tant soit peu l'ineffable devient à son tour aussi difficile que ce qu'il prétend éclairer.

C'est ici que Michel Salomolard apporte sa pierre à l'édifice multiséculaire tentant de rendre compte du mystère eucharistique. Pour bien montrer son insertion dans la continuité de la théologie catholique traditionnelle, il affirme que la relation est la « substance de la substance ». Un peu à la manière des scientifiques qui parviennent aujourd'hui à « toucher » ce qu'il y a en deçà ou au-delà des éléments découverts par leurs prédécesseurs, Michel Salomolard interroge ce qu'il y aurait en deçà de la « substance ». De même que d'autres éléments de la création changent parfois totalement dans tout ce qu'ils sont en rapport avec le monde, de même le pain et le vin sont modifiés intégralement et définitivement. Ils nous mettent dans une relation nouvelle et unique au Christ, construisant ici et maintenant son corps qu'est aussi l'assemblée de ses frères et sœurs. Vivre dans la foi cette nouvelle capacité relationnelle du pain et du vin devenus relation au Christ est tout aussi vertigineux qu'une modification de la substance du pain et du vin selon la théologie scolastique.

Attardons-nous sur ce choix de la relation comme clé théologique pour enrichir notre compréhension du mystère eucharistique. La dimension relationnelle de l'être humain est perceptible par tout un chacun, y compris sans avoir fait de longues études. Tous en font l'expérience : il ne faudrait pas dire « j'existe », mais « je suis existé ». Pour le dire autrement, il n'y a d'être que d'être en relation. Sans l'autre, je ne suis rien. Tant en philosophie qu'en théologie, un large courant est soucieux de reformuler en termes accessibles à la pensée et à la culture contemporaines les « explications » rationnelles des mystères de la foi élaborées par les scolastiques de l'université médiévale. Pour un prédicateur comme Michel Salomolard, c'est la traduction concrète de son ardeur pour l'annonce de l'Évangile et la transmission de la tradition chrétienne pour les femmes et les hommes d'aujourd'hui.

Mais un tel défi n'est-il pas hors d'atteinte ? Patiemment, Michel Salomolard arpente les écrits de théologiens, principalement allemands, qui ont fait le choix de la relation comme clé de leur pensée sur Dieu, l'être humain et la création. Ce n'est pas le moindre de ses mérites que d'ouvrir les francophones à un livre de Klaus Hemmerle qui a voulu placer la relation au cœur du divin trinitaire, éclairant aussi l'âme d'une facette nouvelle en la comprenant comme la capacité relationnelle de l'être humain. Si nous prenons le temps de considérer ces affirmations, nous constaterons que cela n'est pas d'abord

une pure spéculation, mais reflète tout simplement notre histoire et notre vie quotidienne.

Élevons notre regard. Penser Dieu en termes de relation n'est pas nouveau mais la théologie est loin d'en avoir tiré toutes ses conséquences. Les chrétiens d'Orient ont depuis les origines du christianisme attaché une grande importance à cette dimension relationnelle en Dieu et de Dieu avec l'humanité. Plusieurs Pères de l'Église ont laissé des pages sublimes à ce sujet. En Occident, il faudrait chercher du côté des mystiques, qui sont allés loin dans cette direction. Pensons par exemple au *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix. Ce poème hors du commun vibre tout entier de cette relation, car Dieu est amour. Alors que le commentateur que le réformateur du Carmel en fait reste très marqué par la théologie de son temps, la liberté du verbe poétique transporte son lecteur au cœur de la foi vécue et transcende ainsi les limites du contexte historique. Plus près de nous, sainte Thérèse de Lisieux ose affirmer dans son poème *Vivre d'amour* : « Ô Trinité, vous êtes prisonnière de mon amour. » Cette expression singulière ne dit-elle pas la vie de la foi comme une relation avec un Dieu qui serait relation tout autant que substance ? Bien d'autres mystiques s'inséreraient dans une telle perspective.

Et l'être humain ? Que d'horizons semblent se dessiner lorsque l'âme humaine est pensée comme une capacité à la relation et non plus comme un principe ! Nous quittons alors un monde de représentations statiques pour un monde où tout est en évolution permanente. Tout ce qui survient de relationnel construit du neuf dans l'humanité. Et chaque histoire humaine individuelle devient une histoire de relations. De telles perspectives ne sont pas abstraites ni cantonnées dans une spéculation intellectuelle. Elles rejoignent des expériences possibles pour celui ou celle qui s'engage dans la vie spirituelle. Il y aurait là bien des explorations théologiques, spirituelles et pastorales à entreprendre, malheureusement trop rares dans le monde francophone.

En lisant cet ouvrage, me sont revenues les paroles de Rabbi Nahman de Braslav, un maître hassidique de la fin du XVIII^e siècle, à propos de l'innovation dans le domaine théologique :

Il y a des maîtres rabbiniques réputés pour leur connaissance de la Torah. Ils possèdent une ample connaissance des textes et des interprétations données par leurs devanciers. Mais précisément, de ce fait, ils sont dans l'impossibilité d'innover dans la Torah, car ils sont trop savants.

Lorsqu'un de ces maîtres va innover, aussitôt son savoir gigantesque le trouble, l'enferme ; il commence à formuler de nombreux préliminaires et à faire le résumé de la synthèse de ses connaissances sur le sujet. De ce fait, ses propres paroles s'embrouillent et il ne peut prononcer aucune parole nouvelle intéressante.

Pour le dire autrement et en revenant dans la théologie chrétienne, il est salutaire et bénéfique pour toute l'Église que certains entreprennent de telles innovations pour dire la foi dans une culture qui mute profondément. C'est le cas aujourd'hui comme ce le fut du temps de saint Augustin ou au tournant du XIX^e siècle, confrontés à des impasses philosophiques et théologiques qui exigeaient de telles audaces. Une théologie qui ne se risquerait pas ainsi en eaux profondes serait stérile et condamnée à se répéter en vase clos. Bien sûr, innover ne va pas sans certaines approximations que des débats ultérieurs précisent, voire rectifient. L'ouvrage de Michel Salamolard en contient, mais cela n'invalide pas la profondeur de son propos. L'heure est venue d'innover. L'urgence de tels engagements est accrue par la diminution générale de la culture historique et philosophique en Occident. Comment faire pour innover avec justesse sans une maîtrise des chemins parcourus jusqu'à nos jours ? Or c'est uniquement juchés sur les épaules de nos maîtres des temps passés que nous formulerons des solutions inédites pour des questions qui ne se posaient pas à eux. Merci à celui qui est aussi guide de montagne de nous aider ainsi à graver les sommets.

Professeur Arnaud Join-Lambert,
Université catholique de Louvain
28 août 2012

Présentation

En 2004, je publiais aux éditions Saint-Augustin un petit livre intitulé *La Présence et le pain. Redécouvrir l'eucharistie*. Par cet essai, je m'efforçais avec plus ou moins de bonheur de rendre compte, du moins un peu, du mystère époustoufflant de l'eucharistie.

Depuis, ma fascination pour cette réalité centrale de la vie chrétienne n'a fait qu'augmenter. De nouvelles perspectives me sont apparues. C'est le propre du mystère christique que de nous attirer toujours davantage en lui, comme au sein d'une nuit profonde, où chaque étincelle ne brille que pour laisser deviner un réel invisible, insaisissable, mais qui éclaire tout, qui saisit notre chair, qui précipite nos mots, tout notre langage, dans la pelle à vanner d'un sens à jamais secoué, malmené, culbuté. Tous nos balbutiements semblent n'être que bale à jeter, paille, poussière. Ne reste finalement dans nos mains que ce pain, avec l'écho d'une parole : « Ceci est mon corps livré pour vous. »

Le présent ouvrage est entièrement nouveau, dans sa structure et dans son contenu. C'est le résultat d'un autre vannage, la retombée sur le papier du même vertige de l'esprit, poursuivi, revécu, repensé, rebalbutié. C'est un enchevêtrement d'hypothèses, organisées autant que possible, et non un traité achevé. Si achèvement il devait y avoir, ou amendement, celui-ci naîtrait plus sûrement des remarques critiques exprimées par des lecteurs avisés que d'un effort solitaire de l'auteur. Nourrir la réflexion, voilà qui justifie peut-être la publication de ce livre.

Un mot encore sur l'architecture de l'ouvrage. Le premier chapitre, intitulé « En toute naïveté », envisage l'eucharistie comme mystère et son explication comme problème. Dans le chapitre II, on s'efforce d'aller « Vers une ontologie de la relation ». Au chapitre III, « Le sceau trinitaire », la parole est donnée à quelques représentants d'une